



LE FAIT DU JOUR

16 ans

Ma vie sous le masque

Il donne des boutons, du mystère, une contenance, parfois, et du fil à retordre aux amoureux. Comment vivre son adolescence avec le visage couvert ? Collégiens et lycéens nous racontent.

PAR VINCENT MONGAILLARD

ENFANTS, ILS ONT GRANDI avec les drames des attentats de « Charlie Hebdo », de l'Hyper Cacher, du Bataclan ou de la promenade des Anglais. Aujourd'hui adolescents, ils doivent lutter contre leurs tourments, tenter de s'épanouir et trouver leur voie malgré la pandémie et la récession, condamnés à vivre leurs premières angoisses d'orientation, leurs premières amours ou leurs premières révoltes... bâillonnés.

A l'heure où elle veut se faire entendre, défiler pour sauver la planète ou dire stop aux violences policières, cette génération Covid-19 voit, de manière chronique, la portée de sa voix limitée par un masque. En classe, devant le « bahut » ou sur un banc public, ils n'ont d'autre choix que d'apprendre à communiquer avec la moitié du visage camouflée. Mais ils font preuve de grandes capacités d'adaptation, jouant le jeu des obligations sanitaires.

« Les ados, c'est plutôt la transgression, l'affirmation. D'ordinaire, ils viennent secouer la règle, la questionner, nous titiller. Mais, sur le port du masque, ils sont globale-

ment respectueux et concernés. C'est une manière de ménager les adultes », décrypte Sylvie Amici, présidente de l'Association des psychologues et de psychologie dans l'Education nationale (Apsyen).

Pour elle, cette attitude conciliatrice « n'est pas forcément un signe positif » et cache peut-être « une fragilité ». « Ils ne vivent pas pleinement leur adolescence. On saura qu'ils vont mieux quand ils vont nous provoquer avec le masque », sourit celle qui officie dans un lycée à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis).

Bouclier facial

Pour le moment, les lycéens « s'en arrangent ». Certains s'en servent « comme d'un accessoire de mode » et « trouvent les moyens d'en faire une manifestation de leur identité ». D'autres, au contraire, le « veulent le plus passe-partout possible ». L'uniformité à la récré n'est pas pour demain. « La diversité des profils est maintenue », estime la psy.

En cours, le bouclier facial freine les apprentissages, à en croire Nathalie, professeure d'allemand dans un lycée privé parisien : « C'est extrêmement difficile pour se com-

prendre, autant pour nous que pour eux ». Selon elle, il « accentue les traits de caractère » des élèves réservés en agissant comme une « carapace » qui n'incite guère à la prise de risques. « Ça peut les conforter dans leur timidité », observe-t-elle. Pour Christophe Haag, chercheur en psychologie sociale, le masque peut, au contraire, « rassurer ». « Il fait office d'écran qui protège. Devant l'ordinateur, il est souvent

plus facile de se dévoiler, de s'exprimer de manière authentique, de se livrer sur Facebook. Le masque va avoir le même effet et encourager certains jeunes à aller plus au contact », analyse ce prof à l'école de commerce EM Lyon, auteur du livre « la Contagion émotionnelle » (Ed. Albin Michel). Pas simple pourtant, quand on a 15, 16 ou 17 ans, de « gérer le stress dans les interactions sociales ». « A cet âge-là, on est en plein développement de ses capacités de régulation émotionnelle qui se travaillent par l'expérience », souligne l'expert.

Les yeux et la voix

En matière de drague, le langage des yeux a plus que jamais son mot à dire. « L'eye contact est l'un des canaux expressifs les plus fiables. On a l'assurance d'y trouver de la bienveillance chez l'autre. Il est difficile de tricher avec les yeux. Lorsqu'on sourit par politesse, pour de faux dans la grande comédie sociale, rien ne se passe dans les yeux », avance-t-il. Les codes de séduction des jeunes deviennent ainsi « extrêmement romantiques ». « Une belle gueule, ça ne suffit pas ! Il faut convaincre différemment. Certains complexés vont pouvoir décomplexer », se félicite-t-il, plaçant aussi la voix au cœur de l'attraction mutuelle. En cette rentrée masquée, les ados, qui ont la réputation d'être des zappeurs, ont besoin de « plus

de temps pour entrer dans la fréquence d'intimité » des copains et des copines. « Ils doivent s'accorder davantage de cerveau disponible pour apprivoiser l'autre, un peu comme le Renard dans le *Petit Prince* », compare-t-il. ■

TÉMOIGNAGES

« Ah, tu ressembles à ça ?! »

HEUREUSEMENT, il y a l'EPS. Au gymnase, Julien a découvert les visages de ses camarades de 2^{de} une petite semaine après la rentrée. Pour courir, il fallait bien baisser ces masques omniprésents partout ailleurs au lycée, en classe, dans la cour, les couloirs... Enfin. « Il y a eu quelques surprises, c'était déstabilisant », admet l'adolescent, sans préciser de quel côté,

déception ou intérêt, a penché la balance en ce qui le concerne. On n'est pas impudique quand on a 14 ans ! Mais il est évident que « voir sous les masques des filles », comme aurait pu le chanter Souchon, n'est pas le moindre des enjeux de cette rentrée 2020.

Il n'y a qu'à traîner à la sortie des lycées pour s'en rendre compte : l'objet anti-Covid n'a pas seulement éclipsé le car-



min aux lèvres des filles. Il a aussi imposé une exclamation tout à fait inattendue pour la génération selfie, habituée à faire circuler ses photos bien plus que ses patronymes : « Ah, tu ressembles à ça ?! »

Connaître les sourires

« Déjà, pendant les grandes vacances, ça me perturbait de faire la rentrée masquée, surtout celle de 2^{de}, c'est quand même un gros moment », confie Juliette, nouvelle au lycée Hélène-Boucher, à Paris (XX^e). Elle aussi a démasqué

Julien
EN 2^{de}

« Au début, je te confondais avec Lucien ! »

ses voisins de classe « trois jours » après la rentrée. « C'est un stress, c'est sûr. On se demande comment les autres vont réagir quand ils verront notre tête. »

Julien l'avoue à son nouveau pote Valentin : « Au début, je te confondais avec Lucien ! » « Il suffit qu'une personne ait changé de lunettes ou de coupe de cheveux pendant l'été et on ne la reconnaît pas. On a plus de mal à sympathiser », remarque aussi Rahma, assise sur un coin de trottoir face au lycée, avec ses deux copines de 1^{re}. Palets street en baskets et bas de survêt.

Ici, sur le cours de Vincennes, se déversent à chaque heure des dizaines d'élèves des collèges et lycées du quartier. A midi, on déjeune « au parc » – comprendre le bout de pelouse autour duquel tournent les voitures, place de la Nation, ou sur le large trottoir, entre tram, travaux, vélos. Et on ôte le masque pour partager, en petites grappes, musique et tomates cerises, sandwiches et comics, Fanta et pétards, café et clopes roulées. Comme avant ?

« L'année dernière, au bout d'une semaine, on se connaissait déjà tous, on était tous là dehors à se serrer. Là, ce n'est pas encore ça. Mais peut-être qu'avec le temps on fera un bon petit groupe », espère Ca-

mélia, l'amie de Rahma. « Les premiers jours, on a besoin de connaître les sourires », relève Lily qui, comme beaucoup, s'est fixé pour règle de « porter le masque quand on marche dans la rue, mais de l'enlever quand on se pose ». « Ça donne mal à la tête », soupire la jeune fille de terminale. Et « ça donne aussi des chtars de ouf », ajoute Nico, « saoulé » de constater, de surcroît, que « c'est plus dur de faire des blagues quand on ne voit pas la tête des gens ».

Et quid du cœur ? Héloïse en est sûre, même avec ces

Héloïse
EN TERMINALE

« Il y aura des couples, parce qu'il y a des parcs »

rapports distanciés au lycée, « il y aura des couples, parce qu'il y a des parcs ». Valentin confirme. Il a appris à contourner la rigueur sanitaire pour continuer de caresser la joue de sa douce, qu'il ne fréquente que dehors – c'est un peu trop tôt pour les présentations aux parents. Pour se bécoter sur les bancs publics, l'arme fatidique coûte dans les 2,30 € : un paquet de biscuits. Palets bretons, petits-beurre, peu importe. « C'est juste l'excuse de dire qu'on mange pour pouvoir retirer le masque », explicite Valentin.

Aucun répit autorisé

En classe, une nouvelle occupation a pris possession des jeunes cerveaux : « On essaie de deviner le bas du visage des autres », raconte Ashvin, 15 ans. Dans la classe d'Héloïse et Eloïse, « les profs enlèvent de temps en temps le masque, en se mettant bien devant le tableau, loin de nous ». Les deux filles n'imaginent pas une seconde recadrer leur enseignante, mais elles trouvent dur de n'avoir, en tant qu'élèves, aucun répit autorisé. « Dès que le masque descend un peu sur le nez on nous embrouille », assure Héloïse, pas

convaincue de l'utilité d'une telle sévérité « alors que dans les couloirs on est tous collés, à 1 200 dans l'escalier ».

« Quand on lit des textes en français, on ne nous entend pas forcément, c'est compliqué aussi en philo, et dans toutes les matières où l'on parle beaucoup », explique

Saskia
EN TERMINALE

« Je me suis rendu compte à quel point entendre, c'est regarder »

Rahma. Et en langues ? « Ça, on ne sait pas, on n'a toujours pas de profs d'anglais et d'espagnol », taclent les filles.

Amine, petit 5^e au sac à dos encore neuf, qui a gardé du primaire une allure enfantine, ne songerait pas à l'ôter, même si son modèle en tissu l'empêche de « bien respirer ». « Si tu arrives sans masque trois jours de suite, le collègue appelle tes parents et tu es renvoyé deux jours », souffle le garçon de 12 ans.

N'en déplaît à Nico, qui fanfaronne sur l'avenue avec son copain, le nez au vent – « On ne porte pas le corona, on porte nos cojones ! » –, le port du masque semble largement respecté par les jeunes. Il faut dire qu'il présente aussi des avantages. « On peut chanter dans le métro sans que ça se voie », dit Rose. « On peut faire semblant de ne pas reconnaître quelqu'un », ajoute Lily. La barrière de tissu protège aussi de la gêne des sentiments trop apparents. Axelle, 16 ans, « se sent nue » désormais quand ses pommettes sont découvertes.

Le masque donne aux profs « un air fermé », déplorent les

jeunes. « Je me suis aussi rendu compte à quel point entendre, c'est regarder, confie Saskia, au milieu de sa bande de copains de terminale. Pour moi qui suis franco-anglaise, je m'aide beaucoup des lèvres pour comprendre, et je dois regarder au tableau pour

compenser. » Hugo a essayé un premier malentendu avec son prof de sciences éco. « Il m'a fait une réflexion, gentille, parce qu'il pensait que j'avais parlé, alors que pas du tout... » Et tous soulignent l'absurdité d'un masque porté toute la journée « alors que la première chose qu'on fait en sortant du lycée, c'est de l'enlever ».

« Quand on est en groupe entre nous, on s'en fout. Dans les soirées on boit, on mange, on fume, personne ne le porte. Et le matin, on se fait la bise avec le masque... Ouais, je sais, c'est idiot... » avoue Anakin, 17 ans. Lily et son t-shirt vintage du XX^e siècle, floqué Pink Floyd, vole à sa rescousse : « On avait dit qu'on arrêterait de s'embrasser. Mais on n'y arrive pas. On a besoin d'être proches. »

CHRISTEL BRIGAUDEAU

Rahma
EN 1^{re}

« Quand on lit des textes, on ne nous entend pas forcément »



► 18 septembre 2020 - N°23654



Valentin, Julien, Ashvin et Gabriel (de g. à dr.) à la sortie du lycée.

P. DELPHINE GOLDSZTEIN



P. DELPHINE GOLDSZTEIN

Paris (XX^e), le 10 septembre. Saskia, Raoul et Hugo (de g. à dr.) soulignent l'absurdité d'un masque porté toute la journée « alors que la première chose qu'on fait en sortant du lycée, c'est de l'enlever ».



Paris (XX^e), le 10 septembre.
« On a plus de mal à sympathiser », relèvent Camélia, Rahma et Jasmine



LP/DELPHINE GOLDSZTEIN